

## Présentation

Sylvie Vandaele

---

Volume 55, Number 3, September 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045062ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045062ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Vandaele, S. (2010). Présentation. *Meta*, 55(3), 417–419.

<https://doi.org/10.7202/045062ar>

## Présentation

Le fil thématique du présent numéro s'enroule autour de la question, fondamentale et inépuisable, de la tension entre universalité et spécificités culturelles, dont les manifestations apparentes sont multiples : politique, pouvoir, idéologie, mondialisation... Les dimensions cognitives de l'acte chez le sujet traduisant ou interprétant sont elles-mêmes soumises à ces tensions, qui se résolvent par l'échec ou le succès de l'expression orale ou écrite. Il n'est pas jusqu'aux noms du vivant qui y échappent, dans la confrontation entre nomenclatures internationales et dénominations vernaculaires.

La citation de la quatrième de couverture du numéro rappelle que la pratique de la traduction est souvent indissociable des dimensions idéologiques ou politiques qui accompagnent l'acte de communication. La pertinence de ces thèmes persiste, pour analyser autant le passé que le présent. Ainsi, la traduction peut-elle se faire outil au service d'une politique d'État ayant des objectifs de développement et d'intégration internationale (Aksoy) ou vecteur de la représentation particulière d'un pays à l'étranger (Jenn). Elle peut se faire le support d'une hégémonie culturelle et économique, via les influences de la mondialisation (Zethsen), ou au contraire l'avocate des spécificités culturelles, et tout au moins le lieu de la négociation entre cultures (Zethsen, Santamaria, Iwuchkwu, Dinçkan, Thawabteh). Se profilent donc, sous-jacentes à ces problématiques, les questions d'identité et de métissage des cultures, là aussi un autre thème en vogue ces dernières années.

Faut-il inclure les dénominations du vivant (les arbres, dans le cas de l'article de Beaulieu et Grandtner) dans les spécificités culturelles ? Si les nomenclatures internationales cherchent à normaliser les noms afin de faciliter les échanges entre scientifiques de tout pays, il n'en reste pas moins que les noms populaires des espèces – animales, végétales – reflètent certaines de leurs caractéristiques, ce qui explique la nécessité de les recenser et de normaliser une dénomination dans la langue. Les dénominations autant que le discours – le second étant, en quelque sorte, « l'habitat naturel » des premières – portent la représentation du monde des groupes culturels et sociaux. Cette question de la *représentation* de la réalité établit ainsi le lien avec les aspects cognitifs sous-jacents, désormais incontournables, de la pratique autant que de l'apprentissage.

Plusieurs articles s'intéressent à d'autres discours que le littéraire traditionnel : certes sont abordées des œuvres classiques africaines (Iwuchukwu), mais aussi la

fiction populaire (Dinçkan) et la littérature pour les enfants (Mussche et Willems]). La problématique des œuvres télévisuelles (*sitcoms*; Santamaria) et de cinématographiques (Thawabteh) est abordée sous l'angle du doublage pour les premières et du sous-titrage pour les secondes. Le discours politique (Jenn) est quant à lui un genre particulier, en raison de ses dimensions communicatives, en particulier rhétoriques. Dans ces différents contextes, ce n'est pas la dénotation qui est importante, mais bien le pouvoir évocateur, connotatif, du discours, dans ce qu'il a de ludique ou de sérieux, en passant par le mythologique, voire le spirituel ou le religieux. Autant dire que nous sommes ici dans le domaine du subjectif, du *sujet auteur*, du *sujet traducteur* ou *interprète*, et bien sûr du *sujet récepteur*. Or, l'idée de *sujet* amène tout naturellement à se préoccuper, là encore, des dimensions cognitives mobilisées chez celui-ci, et qui sont évoquées dans plusieurs travaux: le « vouloir dire » cher à l'école du sens est convoqué par Iwuchukwu, tandis que Santamaria souligne la fonction associative des référents culturels chez le public cible des *sitcoms* – ce qui pourrait être appelé, par un jeu de miroir, le « pouvoir comprendre ». C'est pourtant la compréhension des référents culturels qui reste la pierre d'achoppement des étudiants en traduction (Bahumaid), et la langue de l'*étranger* reste source d'anxiété en situation d'apprentissage (Chiang).

Le numéro se décline comme suit:

Ronald Jenn montre comment, vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, la sélection et la traduction, aux États-Unis, de certains discours de personnalités militaires et politiques françaises ont marqué l'image de la France dans l'imaginaire américain. Nüzhet Berrin Aksoy analyse la manière dont la Turquie s'est servie de la traduction, dans une perspective idéologique, pour établir une littérature nationale. Yeşim Dinçkan examine la traduction, de l'anglais en turc, des phraséologismes culturellement marqués. Situait sa réflexion dans la tension naturalisation-étrangéisation, elle cherche à établir des principes de stratégie de traduction. Erika Mussche et Klaas Willems se sont penchés sur la problématique des noms propres et des dénominations de la vie quotidienne dans l'œuvre romanesque pour enfants bien connue, *Harry Potter*, traduite de l'anglais vers l'arabe. De façon générale, la stratégie de traduction a été simplificatrice. La traduction des interjections, dans le doublage cinématographique de l'arabe vers l'anglais, est analysée par Mohammad A. Thawabteh. Il montre que, contrairement à la règle en doublage, les contraintes techniques sont minimales, mais que prévaut le choix du traducteur quant à les rendre ou non dans la langue cible. Laura Santamaria soulève la question des stratégies de doublage des *sitcoms*, en rapport avec l'association entre les référents culturels et les représentations mentales du public cible. Elle met en relief le fait que les personnages constituent le véhicule privilégié de ces référents, dont certains sont effacés dans les versions doublées. Matthew O. Iwuchukwu explique comment les œuvres littéraires africaines se rattachent à la mythologie, voire à la cosmogonie, sous-jacente à la culture, et pourquoi il faut associer réflexion sur le vouloir dire de l'auteur et analyse du contexte social. Dans ce sens, il plaide pour la nature complémentaire des fonctions interprétatives et socio-critique du traducteur, dans sa prise en compte des éléments cognitifs et affectifs mobilisés dans la traduction. Karen K. Zethsen s'interroge sur l'influence de la mondialisation sur la fonction du traducteur, et démontre, malgré l'existence évidente d'une *cultura franca*, que la prise en compte des contextes culturels spécifiques est toujours d'actualité. Mettant en évidence le contraste entre la pléthore des noms

vernaculaires et l'objectif unificateur des nomenclatures internationales, Miroslav M. Grandtner et Marc-Alexandre Beaulieu énoncent des principes de normalisation des noms d'arbres en Amérique du Nord. Et enfin, du côté de la pédagogie, Showqi Bahumaid fait état d'une étude visant à diagnostiquer les sources d'erreur chez des étudiants, avec pour objectif d'améliorer les programmes en vue de favoriser l'acquisition des compétences culturelles, tandis que Yung-nan Chiang cherche à comprendre l'influence de l'anxiété chez les étudiants en interprétation.

Bonne lecture!

SYLVIE VANDAELE